



**VERENA STEFAN**  
**D'AILLEURS**

Extrait de la publication

[ H É L I O T R O P E ]

**d'ailleurs**

Verena Stefan

# d'ailleurs

*roman*

Traduction de Louis Bouchard  
et Marie-Elisabeth Morf  
revue par l'auteure

HÉLIOTROPE

Extrait de la publication

Héliotrope  
4067, Boulevard Saint-Laurent  
Atelier 400  
Montréal, Québec  
H2W 1Y7  
www.editionsheliotrope.com

Maquette de couverture et photographie: Antoine Fortin  
Maquette intérieure et mise en page: Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Stefan, Verena, 1947-

D'ailleurs

Traduction de: Fremdschläfer.

ISBN 978-2-923511-13-9

I. Morf, Marie-Elisabeth. II. Bouchard, Louis, 1959- . III. Titre.

PT2681.T3566F7414 2008 833<sup>2</sup>.914 C2008-942093-4

Dépôt légal: 4<sup>e</sup> trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Ammann Verlag & Co., Zürich pour l'édition allemande

© Héliotrope pour l'édition française, 2008.

Les Éditions Héliotrope remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Héliotrope bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Les Éditions Héliotrope remercient de leur soutien financier Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

fondation suisse pour la culture  
**prohelvetia**

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles  
**Québec** 

IMPRIMÉ AU CANADA



*Pour Lise, trésor dans le paysage aveugle*

# 1

L'histoire commence au ras du sol, avec des pas.

MICHEL DE CERTEAU,  
*L'invention du quotidien. L'art de faire*

*S'infiltrer dans cet entêtement.* Tu connais ça, protégée, les yeux clos, dans l'obscurité. La nuit, lorsque tu te réveilles, tu entends une voix, qui vient de la rue (une voix douce, qui répète calmement à une créature, qui essaie de la convaincre, de la guider dans une direction), qui répète inlassablement, viens donc à la maison, viens, et tu ne sais pas si cette créature qui doit venir à la maison est femme ou homme ou animal (dans ton demi-sommeil, tu as l'impression que la voix s'adresse à une vache, car il fait noir comme si on était dans une vache, et à l'intérieur d'elle, il y aurait cette voix qui parle avec une douce intensité d'un chez-soi, qui connaît un chez-soi, qui veut convaincre une créature, entêtée, lourde comme une vache), puis, soulagée, tu retombes dans ton sommeil, parce que tu crois entendre que la voix a pu s'infiltrer dans cet entêtement et des heures plus tard, aux petites heures du matin, tu émerges d'un autre niveau de sommeil, tu vois par l'entrebâillement du bandeau pour les yeux, comment le texte commence

Tu vois comment Lou se déplace dans la chambre et comment elle s'assied dans le fauteuil de ton côté du lit, nue, très lentement, comme si elle réfléchissait à ce

qu'elle doit faire pour s'asseoir, elle fléchit les genoux, incline légèrement le torse vers l'avant et dépose, pendant qu'elle se laisse choir, ses paumes à gauche et à droite de ses hanches. Tout à fait éveillée et encore un peu hébétée, tu aimerais prononcer son nom, mais la parole n'est pas encore possible, tu aimerais pouvoir dire, pas encore de lumière, Lou, que fais-tu ici ?

Tu as clairement senti son déplacement, tu t'en es souvenue, comme si tu connaissais exactement ce geste tiré d'un film, un film en noir et blanc remontant à il y a longtemps, à une époque où l'on projetait des films à une vitesse deux fois plus lente qu'aujourd'hui, à un temps où l'on se laissait entraîner par tous ses sens, la luminosité du film, la luminosité et les ombres, puis les densités de l'air qui arrivaient à émouvoir, à toucher quelque chose, qui mettaient en mouvement des tissus, des corps, une forme, et qui changeaient les ombres et la lumière dans une pièce et dans le paysage, un peu comme Lou s'est maintenant laissée choir sur le siège au ralenti et en posant ses mains à gauche et à droite, à côté de ses hanches, comme on pose la plante des pieds, il te semble

Tu ressens comment la lumière ardente cherche à entrer à l'intérieur de la chambre, elle qui te fait paraître quelque peu dérisoire, tout comme la manière dont tu t'es allongée ici, déjà dans la clarté avec ce bandeau pour les yeux provenant d'un avion, sur lequel est écrit d'un côté *do not* et de l'autre *disturb*, incapable de te mouvoir.

Avec chaque geste, tu t'approcherais de la lumière, tu donnerais un signe, ce premier signe en indiquerait un second et celui-là serait encore relié à un autre, à un mouvement de tête, à un échange de regard, à un sourire, finalement à un mot, comme si quelqu'un te prenait en note

Mais tu dois maintenant penser à tout, comme après une anesthésie ou un vol intercontinental hors du temps, pas complètement bien dans ta tête, ta colonne vertébrale pas complètement sur son axe, pas complètement à l'aise dans tes chaussures, tes intestins pas complètement en place, et à moitié endormie, tu passeras en revue le texte, tu regardes autour de toi, tu erres un peu partout, tu flânes, pour le mettre en ordre

Se remémorer des moments sur l'herbe et dans le sable, des moments dans les fourrés et les broussailles, pendant que tu es constamment soumise à un test d'appétitude, en longueur, en largeur et en hauteur, aphone, des questionnaires, la chaleur, le froid, l'espace. Les étrangers immigrent les yeux fermés dans un pays

*Une certaine insouciance.* Une lampe faite en céramique vert émeraude et son abat-jour à frange couleur coquille d'œufs disent : Montréal. Même si tu ne sais pas si quelqu'un l'a fabriquée ici ou si quelqu'un d'autre l'a rapporté d'ailleurs. Quelqu'un l'aurait déjà mise sur un plancher de bois dans une chambre, aurait passé de nombreuses soirées baignant dans sa lumière, aurait joué aux cartes, aurait regardé la télé, aurait fumé, aurait bu, aurait fait l'amour, aurait lu, aurait peut-être même écrit. Et puis finalement, aurait continué son chemin ou serait mort et alors quelqu'un d'autre l'aurait retournée chez les petits frères des Pauvres, où elle serait mise en vente à cinq dollars. Tes choses n'ont plus leur place habituelle, tes choses sont emballées et entreposées. Les choses que le hasard t'offre sont abandonnées dans la rue ou dans des bric-à-brac. Tout cela dégage une certaine insouciance, libérée du poids du peu de biens que tu possèdes. Tout est à l'état brut, tout est cru

Des lambeaux de papier tourbillonnent dans les rues de Montréal. Soulevés par le vent d'été ou par le passage des voitures, ils voltigent dans les airs et retombent à un autre endroit, de l'autre côté ou au milieu de la rue ou

sur les trottoirs. Lorsque tu es assise à la table d'un café et que tu poses ton regard sur l'extérieur, la première chose que tu remarques, ce sont ces légers lambeaux de papier qui ont été soulevés et qui planent durant quelques mètres, des bouts de papiers, des messages que personne ne lira plus, que personne n'enlèvera et qui se désagrègeront tout seuls

Tout en marchant, les mots te reviennent en anglais et en français pendant qu'une chaude pluie tombe et s'évapore aussitôt. Tu dis humide, *muggy*, Saint-Denis, Mont-Royal, Christophe-Colomb, Rachel, Duluth, Parc Lafontaine. Avec tous ces noms, les rues se déroulent sous tes pieds, des rues rafistolées et bruyantes et de ces noms et de ces mots vont naître des maisons, des escaliers, qui de l'extérieur conduisent au premier étage, des escaliers en bois ou en fer qui sont comme de tortueuses fioritures. Des toits plats, des ornements, des pignons, des tourelles, des créneaux qu'on croirait en sucre à glacer, puis les vérandas en bois devant les maisons, *the front porch*, la galerie, des colonnes en bois travaillées ou lisses qui soutiennent les balcons. Les balustrades, les balcons, les linteaux et les cadres et les portes elles-mêmes sont peints de toutes les couleurs. Partout des fauteuils, des chaises, des chaises berçantes, on est assis. On s'assied, on regarde le spectacle de la vie, on lit. Il arrive encore que durant l'été, la télévision soit mise à l'extérieur sur la véranda en bois et que l'on regarde jusqu'à tard dans la nuit des séries télévisées, du

football ou du hockey et que l'on ne retourne pas une minute trop tôt dans la maison avant l'arrivée de l'hiver. On se promène pendant la nuit. On discute d'un balcon à l'autre, d'un escalier à l'autre, d'un coin de rue à l'autre, les chats passent par les ruelles, les allées derrière les maisons, *the lanes*, qui vont derrière les *back yards*, les cours, les petits jardins clôturés, les cours intérieures qui foisonnent de fleurs, de haricots et de feuillage de vigne, tout cela selon le groupe ethnique qui y habite. On s'assied aussi dans les jardins et les cours intérieures, des nuits entières, pour des soupers, des discussions, des rires, on ne peut pas dormir

Durant la nuit, la chaleur bloque l'air dans les chambres à la manière de lourds rideaux. Pendant la journée, la ville chauffe comme si on se trouvait dans un four. *See some mystics!* dit quelqu'un au supermarché devant les étalages et leurs gobelets de plastique transparent qui débordent de toutes sortes de *Sesame sticks*, de bâtonnets de sésame, de noix, de fruits secs, d'épices et de fines herbes. Les différentes variétés de fruits et légumes sont disposées en forme de pyramide, toutes impeccables, uniformes, cirées, reluisantes, fraîchement arrosées. L'image d'une caravane sur le papier blanc et épais d'une boîte, des chameaux à la queue leu leu devant une église avec des clochers à bulbe, le vendeur qui ne sait pas si le *Russian Caravan* est un thé aromatisé, alors il appelle une connaissance, car elle sait préparer le thé comme une déesse, dit-il. Il te regarde, le combiné téléphonique



à la main, avec de lourdes paupières, un homme doux et trapu avec des doigts ronds, et il t'informe qu'elle est sous la douche, il reprend la conversation avec quelqu'un d'autre, elle finit par prendre le téléphone et après plusieurs « Bonjour, ça va bien? Qu'il fait beau aujourd'hui!» il s'informe au sujet du thé, eh bien, un thé aromatisé, tu retournes à la chaleur avec l'image et le thé, la déesse est sortie de sa douche, s'est séchée et elle prépare son divin thé, et toi tu vas mettre la boîte dans une des étagères de la cuisine et en après-midi, tu vas prononcer les mots *Russian Caravan*

Il y a une légèreté, quelque chose de pétillant qui saute sur toi, quelque chose de souple dans la démarche mont-réalaise qui s'est développée durant la longue période neigeuse, le pas rapide, on se déplace vite, la démarche d'hiver avec laquelle on se déplace d'un lieu à un autre par moins vingt ou moins trente degrés reste toute l'année dans le corps et c'est seulement en juillet et août que l'on déambule plus lentement, on marche à pas feutrés dans les rues à plus trente et presque quarante degrés

Dans les voix qui t'expliquent le chemin, tu détectes les temps passés, tu te fais comprendre avec ces banales formulations de l'hémisphère occidental: devrais-je amener des croissants au petit déjeuner? ce qui suscite dans le monde bourgeois et intellectuel le sentiment d'une possible compréhension culturelle

Où es-tu? Sur Saint-Urbain et Marie-Anne? Alors tu dois simplement marcher de Saint-Urbain jusqu'à la

Main et de là, jusqu'à Duluth et après Duluth, jusqu'à Saint-Hubert. La familiarité cartographique de la voix au téléphone qui t'explique le chemin, dans les voix de tous ceux qui ont grandi ici ou qui vivent ici depuis assez longtemps, se transpose sur toi, comme si quelqu'un disait familièrement à Berlin Savignyplatz, Winterfeldplatz, Nollendorfstraße, à Koti et dans le Kiez, comme si tu pouvais marcher le long de Rachel, Duluth et la Main sans réfléchir, sans lire les noms de rues parce que le corps te conduit, parce que les souvenirs te conduisent à tourner au prochain coin de rue, les nœuds centraux d'un voisinage familier. Une impression vient qui remonte à trente ans passés, à la scène gauchisante et féministe, les cafés, les débats nocturnes, les bars, réunions, projets

*Rocailleux ou salé ou sec.* Tu n'es pas du genre à dire : la première fois que je suis venue dans cette ville, la première fois que j'ai vu les forêts flamboyantes en automne, qui s'étendent au loin de colline en colline, alors j'ai su qu'ici c'était chez moi. Où cela pourrait être pour toi ? tu ne le sais pas. Tu es vaguement allée dans une direction, *anyway, any way, on the road*, et sur le chemin, Lou a croisé le tien et, en marchant ensemble, elle a raconté que dans les montagnes Rocheuses, elle avait rencontré un couguar. Couguar ? as-tu demandé, y a-t-il des couguars ici ?

Un couguar, a répété Lou, un mot rocailleux ou salé ou sec comme le climat ou un repas peut l'être, *a big cat*. Un félin. Beige, pas noir, un lion des montagnes, un puma ?

Elle n'est pas du genre à s'arrêter lorsqu'elle est allée trop loin. Quand elle marche, le monde va jusqu'à l'horizon ouvert devant elle. À chaque tournant du chemin, elle redéfinit la limite de l'horizon. Elle poursuit sa route sur un sentier de plus en plus haut jusqu'à ce qu'il devienne si étroit qu'elle ne peut plus se retourner, le dos collé au rocher et incapable de faire un autre pas. Elle

Le mot allemand *Fremdschläfer*, littéralement dormeur clandestin, titre original de ce livre, a été introduit en Suisse à la fin des années quatre-vingts et est utilisé comme expression bureaucratique pour des demandeurs d'asile. Avec les changements apportés à la législation helvétique sur le droit d'asile, des gîtes collectifs beaucoup plus surveillés ont été mis en place. Les demandeurs d'asile ne sont désormais plus logés seuls dans des appartements mais bien plutôt dans des centres spécialement aménagés à cet effet. Et en avril 2004, une nouvelle révision de la loi a aggravé encore la situation. En effet, les réfugiés ayant reçu une décision leur interdisant l'entrée en Suisse sont exclus de toute aide sociale, sont exclus des grands hébergements collectifs, et, la plupart du temps, sont logés dans des centres éloignés. Pour éviter qu'ils ne retournent habiter chez des amis ou dans leurs anciens logis, les contrôles ont été sensiblement renforcés et ce, avec le soutien de services privés de sécurité. On nomme donc « dormeurs clandestins » ces demandeurs d'asile qui découchent, qui vont coucher à un autre endroit que celui qui leur a été officiellement octroyé.

ISBN 978-2-923511-13-9



On entre dans le plus récent roman de Verena Stefan, comme dans une eau dont le flot nous entraînerait rapidement loin. On entre dans les innombrables strates de la pensée d'une étrangère d'abord désorientée à l'intérieur d'un territoire qu'elle découvre – Montréal et la campagne alentour –, où elle se laisse dériver entre les langues. On vit avec Lou, qui lui raconte les animaux sauvages peuplant le territoire – les couguars, les ours et les loups justement. On traverse l'effroi, le cancer, la chimio qui attaque le vivant. On arpente les rues de la ville, la couleur des gens d'ici et, au bout d'une rue, on retrouve un village suisse de l'enfance. Et de cette épaisseur dense et fascinante du réel monte une sorte de courant chaud, d'hymne à l'amour et à l'appétit de vivre.

**VERENA STEFAN** est née à Berne en 1947. À vingt ans, elle quitte la Suisse pour l'Allemagne. C'est là qu'elle publie son premier roman en 1975, *Mues*, texte féministe marquant et best-seller traduit en huit langues. Depuis 1999, elle vit à Montréal. *d'ailleurs*, son sixième livre, paru en langue allemande en 2007, a été chaleureusement salué par la critique.